Perception plurielle de la biodiversité de Santo : scientifiques et Ni-van, un double regard

Marine Robillard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/5532>

DOI : 10.4000/jso.5532

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 221-229

ISBN : 978-2-85430-012-3

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Marine Robillard, « Perception plurielle de la biodiversité de Santo : scientifiques et Ni-van, un double regard », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 126-127 | Année 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 25 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/5532> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.5532>

Perception plurielle de la biodiversité de Santo : scientifiques et Ni-van¹, un double regard

par

Marine ROBILLARD*

RÉSUMÉ

L'expédition Santo 2006 (Muséum national d'histoire naturelle de Paris [MNHN] – Institut de recherche et de développement [IRD] – Pronatura international) avait pour objectif de réaliser un inventaire approfondi de la biodiversité sur l'île d'Espiritu Santo (Vanuatu). Aux côtés de 160 scientifiques, quatre chercheurs en sciences sociales étaient présents afin d'étudier, au sein d'un module transversal, « la perception plurielle de la biodiversité ». Durant deux mois, j'ai travaillé auprès de scientifiques participant à l'expédition et de huit communautés locales de Santo pour décrire leurs perceptions respectives de la biodiversité. Les échelles de perception, les manières particulières de nommer et de classer les êtres vivants, ainsi que la perception des espèces allochtones/envahissantes sont abordées ici, confortant les points de vue des scientifiques et des Ni-vanuatou.

MOTS-CLÉS : Santo 2006, ethnosciences, perceptions de la biodiversité, classifications locales, espèces envahissantes

ABSTRACT

The Santo 2006 expedition (Museum national d'histoire naturelle de Paris [MNHN] – Institut de recherche pour le développement [IRD] – Pronatura international) which goal was to realise a survey of the biodiversity on Espiritu Santo island (Vanuatu), allowed four social science researchers to study the multifaceted perception of biodiversity by Ni-van people and Natural Sciences specialists, within a transversal module. For two months, I worked with those scientists and eight indigenous communities from Santo to describe their respective perception of biodiversity. Perception scales, singular ways of naming and classifying living creatures and perception of allochton / invasive species are presented here, confirming scientists and Ni-vanuatou points of view.

KEYWORD: Santo 2006, ethnosciences, biodiversity perceptions, local classifications, invasive species

L'expédition Santo 2006 (MNHN-IRD–Pronatura international) a permis de réaliser un inventaire approfondi de la biodiversité de l'île de Santo, « du fond des mers jusqu'à la cime des

arbres », selon les organisateurs. Cent soixante chercheurs de toutes disciplines se sont répartis durant trois mois dans quatre « modules² » (« marin », « karst », « forêts, montagnes et

1. Les 200 000 habitants du Vanuatu sont appelés Ni-van (de la contraction Ni-vanuatou).

2. Terme utilisé par les organisateurs et les scientifiques participant à l'expédition.

* Doctorante, Muséum national d'histoire naturelle de Paris, Laboratoire Éco-anthropologie et Ethnobiologie, robillard@mnhn.fr

rivières », « friches et aliens³ ») afin de réaliser cet inventaire. Les sciences sociales ont trouvé leur place au sein d'un module transversal intitulé « perception plurielle de la biodiversité » dont l'objectif était de comprendre la perception de la biodiversité de Santo qu'ont respectivement les populations ni-van et les scientifiques.

L'île de Santo (4 000 km²) n'abrite pas moins de quarante communautés parlant des langues différentes, pour une population totale de trente mille habitants vivant aujourd'hui essentiellement sur les côtes. Entre août et septembre 2006, cent soixante chercheurs de disciplines et de nationalités différentes se sont succédé sur l'île. C'est dans ce contexte qu'a été menée une ethnologie comparative conduite durant deux mois dans la communauté scientifique des modules « marins » et « friches et aliens » ainsi qu'au sein de quelques communautés locales de la forêt côtière de Vathé, des alentours urbains de Luganville et de la frange côtière de l'île de Malo⁴. Les deux modules seront traités successivement.

Il ne s'agissait pas ici de réaliser un inventaire exhaustif des êtres vivants et de leurs usages par les populations locales, ni d'une comparaison entre savoir scientifique occidental et ni-van, mais d'offrir une vision de la « perception plurielle de la biodiversité » en interrogeant les modes d'appréhension et d'identification des êtres vivants par les habitants ainsi que les pratiques dans lesquelles ils les impliquent. Nous nous garderons bien de généraliser l'étude à l'ensemble de Santo, dont les communautés forment un monde complexe, très territorialisé et dont l'identité est :

« une "identité géographique" qui découle de la mémoire et des valeurs attachées aux lieux. [...] chaque groupe local est ainsi une sorte de "société géographique" qui se définit par un espace ou encore une "société territoriale" qui tire son identité non pas seulement de l'appropriation d'un territoire commun mais de son identification avec celui-ci. » (Bonnemaison, 1985 : 151-170)

Il en va de même pour les enquêtes menées auprès des scientifiques. Selon une idée souvent énoncée par les chercheurs, leur appartenance à une communauté scientifique se réfère à :

« un même principe de démarche intellectuelle reposant idéalement sur un refus de dogmes et un examen raisonné et méthodologique du monde. » (Entretien avec un scientifique, Santo 2006)

Mais cette communauté est loin d'être homogène. Les objets d'étude, les outils et les méthodes d'analyses qui leur sont appliqués s'avèrent parfois très différents, entraînant la composition de groupes fonctionnant chacun avec ses propres règles, pratiques et méthodes.

Pratiques scientifiques, pratiques ni-van dans la construction des savoirs

Depuis l'organisation générale de l'expédition jusqu'au travail des différents chercheurs, il s'opère, en vue de l'acquisition du savoir sur l'île de Santo, un découpage du vivant. Ce découpage a conduit à l'identification préalable des domaines spécifiques constituant l'environnement (milieu karstique, forestier, marin...), puis au découpage de ces compartiments en zones d'étude. Au sein de ces compartiments ou de ces zones s'expriment les découpages propres aux disciplines (taxonomie, écologie...), aux objets d'étude (animaux vertébrés ou invertébrés, par exemple) et aux méthodes de prélèvement et d'analyse utilisées. Les contraintes qu'impose l'organisation de l'expédition constituent un paramètre important dans son évaluation.

L'ensemble des êtres vivants qui seront récoltés fera l'objet de plusieurs tris, à des échelles différentes, puis sera confié aux spécialistes de chaque groupe. Les taxons⁵ ne pouvant être étudiés sur place par manque de spécialistes ne seront pas prélevés ou seront immédiatement remis à l'eau (cas des spongiaires par exemple). La biodiversité est donc fragmentée, découpée et l'intégration des connaissances fragmentaires ne se fera qu'*a posteriori*. La construction du savoir se fait donc dans un double mouvement, un découpage d'unités élémentaires de recherche, puis une intégration de ces unités dans un système reflétant le fonctionnement du vivant dans sa complexité.

En revanche, les connaissances naturalistes des populations de langue tamambo de Malo se sont élaborées au contact avec les êtres vivants qu'ils côtoient dans un environnement dont ils connaissent les limites et propriétés et dont ils font pleinement partie. Ainsi, contrairement aux chercheurs du « module marin » qui étudient des espèces et les replacent dans la taxonomie linnéenne construite à une échelle dépassant largement le rivage mélanésien, les pêcheurs de Malo élaborent leurs connaissances à partir des

3. « Alien » est l'appellation choisie par les membres de la mission pour désigner les espèces allochtones.

4. Malo est une petite île située à un kilomètre de Santo.

5. Taxon : toute unité de la classification quelle que soit son rang (ordre, famille, genre, espèce...).

interactions directement observées dans le milieu.

« Étudier » une espèce revient, pour un Ni-van, à connaître et à comprendre les relations qu'elle entretient avec d'autres entités de l'environnement. Ainsi, en septembre, les chauves-souris sont grosses, la mer calme, les marées souvent basses *monati*⁶ et l'arbre *vuvilay* (*Pterocarpus indicus*) commence à avoir des fleurs ; c'est *rarambu*, « le temps de planter les ignames ». La concordance de tous ces phénomènes annonce non seulement que la terre peut être travaillée mais aussi que c'est la période de fécondité des poissons et que, dans quelques mois, quand *manara* (arbre non identifié) perdra ses fleurs, le poisson sera en grande quantité à proximité de la plage. Les pêcheurs connaissent les affinités des poissons avec l'activité lunaire qui leur donne un regain d'activité à proximité de la surface, la pluie qui fait sortir les *ratavoa* (*Adioryx sp.*) de leurs trous et les attirent à la surface.

Ces mêmes pêcheurs connaissent les cortèges fauniques et savent qu'en octobre, avant les trois jours de pêche au *ely* (un polychète errant), leur venue tant attendue est annoncée par la présence des crevettes *naura* puis des poulpes *nawuïta* et, enfin, du père de *ely*, le tricot rayé, *vine vine* (*Laticauda spp.*). Mais aussi qu'il y a trois vagues successives de *ely*, la forme *momoklalawa* le premier jour, la forme *finda* le deuxième, reconnaissable à sa grande taille et ses yeux blancs puis, le troisième jour, la forme *ely faralo*, longue et sans yeux.

Pour parler d'une espèce ou la décrire, les pêcheurs de Malo font systématiquement référence à un arbre ou toute autre espèce... La « description » tire sa précision et sa signification d'une comparaison établie entre la morphologie ou la biologie de l'espèce concernée et d'un autre être, ou organisme, vivant et familier. Les pêcheurs de Malo ont tenté de me l'expliquer à plusieurs reprises, quand je travaillais sur photos et les interrogeais sur la biologie et l'écologie des poissons. En guise de réponse, ils m'amenaient sur le bord de la mer, dans les champs, me montraient les arbres et me parlaient de la lune.

Ainsi, par exemple, la phénologie de *Pterocarpus indicus* correspond à celle du cycle reproductif des poissons. Pour me sensibiliser à la durée

des phases du cycle de reproduction des poissons marins, les *man blong solwora* (hommes de la mer) m'emmenèrent voir *Pterocarpus indicus* et me décrivirent la similitude de la durée des phases des cycles reproductifs des deux organismes. Ces interrelations prennent sens au sein de l'espace social d'une communauté. Prenant leurs racines dans les mythes fondateurs du périple des ancêtres, étendus aux chemins des alliances, les territoires se caractérisent aussi par une dimension invisible qui leur est spécifique. Ancêtres, esprits et vivants forment ce territoire. Ainsi, à Santo, le monde des communautés est complexe et très territorialisé.

Parmi les nombreuses communautés qui composent Santo (et bien sûr Malo), une distinction particulière est faite entre les *man blong bus*, hommes appartenant traditionnellement aux communautés de l'intérieur des terres⁷, et les *man blong solwara*, communautés vivant depuis toujours sur le littoral. À chacun son territoire, son espace social, défini par une longue histoire de relations engagées entre les humains et les non-humains. Ainsi, un *man blong solwora* est engagé dans un environnement où rivages, récifs et terres sont intimement associés aux esprits des ancêtres, aux humains et aux non-humains. En déployant son filet, en ramassant des coquillages ou en pêchant un requin, le *man blong solwora* participe à une relation qui va au-delà de la simple collecte d'une ressource. Sa pratique est en cela différente de celle d'un *man blong bus* habitant depuis peu de temps sur le littoral et n'ayant donc pas la pratique de la pêche.

Alors que ce dernier pêche tout requin *baseo* accessible avec toute la prudence qui s'impose face à ce grand prédateur, le *man blong solwora* fera tout pour éviter de prendre un *baseo*. En effet il sait qu'il peut se trouver face à un *ambalewo*, un esprit ou un homme ayant emprunté la forme d'un requin. Le *man blong solwora* évite donc d'aller pêcher de nuit en bordure de récif ou dans les zones connues pour leur abondance en requins. Certaines familles ont même un tabou sur la pêche au requin, considéré comme un ancêtre mythique fondateur de leur clan. Pour autant, lors des discussions, les *man blong bus* et les *man blong solwora* identifient de prime abord un requin selon les mêmes critères (ailerons, dents, peau) et le nomment *baseo*. Mais, plus que les critères morphologiques, c'est la relation pas-

6. Typographie utilisée : *monati* pour les noms en langues vernaculaires ; *man blong bus* pour les noms et expressions en langue véhiculaire (bischlama) ; (*Pterocarpus indicus*) pour les noms scientifiques.

7. Traditionnellement, les *man blong bus*, hommes de l'intérieur des terres, domaine de la forêt, ne venaient quasiment pas sur le littoral. Leurs rares pénétrations sur le domaine littoral se faisaient à l'occasion d'échanges avec les communautés du bord de mer (*man blong solwora*). Depuis l'indépendance, un mouvement d'exode des hautes terres au profit des zones littorales a amené de nombreux *man blong bus* à vivre sur le littoral.

sée et présente qui prime pour la reconnaissance de l'être en présence.

Si donc, l'engagement du taxonomiste débute par la sélection d'un objet d'étude, parfaitement identifié, le pêcheur de Malo est en permanence engagé dans un ensemble de relations avec sa terre, son territoire... Le subtil mélange d'esprits immanents et d'esprits des ancêtres qui y existent, habite certaines plantes, certains animaux ou certains lieux. En effet, les êtres vivants, relationnels par essence, ont certes des comportements spécifiques mais aussi des comportements entre eux et avec les humains. Les Ni-van engagés dans ces relations sont constamment attentifs aux comportements propres à chaque animal et aux relations qu'il entretient avec les autres êtres (animaux, plantes ou humains).

Échelles de perceptions, échelles de mesures

De la représentation naît la pratique et, inversement ; les différences de pratiques entre biologistes du module marin et *man blong solwora* de Malo nous ont permis d'aborder les différences de perception de la diversité du vivant et de son organisation. Où se situent les différences ? Les connaissances du milieu marin des habitants de Malo semblent centrées sur une zone avant tout côtière en raison des limites de leur territoire et des pratiques de pêche mises en œuvre. On y pêche avec une lance de bambou appelée *ana fumbue*, on ramasse des coquillages à marée basse *momati*. La pêche au *isari*, une flèche en fer, à l'hameçon, et au filet *mbanba* ne sont apparues que récemment. Ces activités, menées principalement sur la zone côtière jusqu'au tombant du récif, s'étendent aussi à l'occasion en pleine mer lors de déplacements vers le nord de l'île de Malekula, principal territoire d'alliance des *man blong solwora* de Malo.

Sur Malo, on pratique le *kabala namensi*⁸ à l'aide d'un *mbanba*. Cette méthode de pêche permet d'attraper les espèces de pleines eaux et de taille suffisamment importante pour être prises dans les mailles du filet. Elle est comparable à celle des *tangle nets* utilisés dans le module marin. Ainsi, ce sont les espèces de taille relativement importante qui sont pêchées et participent à l'impression de diversité et d'abondance de la ressource marine. Pour autant, des espèces plus discrètes, de petite taille et non utilisées à des fins alimentaires, médicales ou magiques, sont parfaitement connues et nommées, preuve en est des gastéropodes nudibranches *nemeta-*

mate, des coraux champignons⁹ *stagas mauru*, des anémones *matendenadena*, des algues de différentes formes et couleurs, reconnues mais regroupées sous le terme englobant de *lumlum*. Si les usages que les Ni-van prêtent au vivant sont nombreux, reconnaître et nommer un être vivant n'est pas conditionné par l'usage qu'ils pourraient en faire.

Du point de vue de la grande majorité des biologistes du module marin, la diversité biologique n'est plus à rechercher dans les formes de vie de grande taille, mais dans la biomasse des organismes de petite taille et dans les endroits extrêmes. C'est pour cela que l'attention de nombreux scientifiques de l'expédition s'est focalisée sur des micro-organismes et que les explorations les plus prometteuses sont celles de biotopes situés à de grandes profondeurs ou dans la matière organique accumulée dans les grottes par exemple...

Alors que le pêcheur ni-van se trouve en prise directe avec les organismes, connaît leurs réactions, leur contact..., il y a, entre le scientifique et l'être vivant étudié, des pinces, des microscopes, des étuves, des broyeurs... L'organisme sorti de son ensemble d'interactions est décontextualisé, immobilisé dans l'alcool, isolé dans un tube étiqueté. Il n'est plus un être vivant, sujet actant, mais un objet d'étude. Certains de ceux-ci seront peut-être reconnus comme des types et des scientifiques se pencheront sur eux sans les avoir jamais vus vivants, pas plus que le milieu dans lequel ils ont été récoltés.

Observer, classer, nommer

Pour les Ni-van, reconnaître les êtres, c'est, nous venons de le voir, prendre en compte en même temps plusieurs critères : morphologiques, écologiques, cosmologiques... Qu'en est-il pour la dénomination et la classification de ces êtres ? Alors que le principe de la classification occidentale est de dessiner un arbre du vivant illustrant l'évolution dans lequel une espèce a une place précise et unique, les Ni-van pratiquent une classification sans emboîtement. Si la redondance n'est pas acceptée dans la classification occidentale, elle existe dans la classification ni-van, certains êtres pouvant se trouver conjointement et de manière non exclusive dans plusieurs catégories.

Loin de dégager les logiques qui gouvernent les nomenclatures locales, j'ai pu, sur la base des noms d'animaux marins et de fourmis réperto-

8. *Kabala* : bloquer et *namensi* : le poisson (terme englobant).

9. Fungiidae.

riés, isoler quelques traits saillants. J'utiliserai ici la notion de « terme de base » employé par Claudine Friedberg (1986, 1997) et qui correspond à un « niveau de base » :

« [...] le niveau de base peut être considéré comme un niveau d'organisation stratégique sur le plan cognitif » (Friedberg, 1997).

L'emploi de ce terme nous permet d'éviter l'emprunt à des terminologies scientifiques d'espèce et de genre qui nous conduirait malgré nous à établir des correspondances entre les niveaux hiérarchiques de la classification occidentale et la classification ni-van.

J'ai relevé les différentes appellations de 111 espèces marines et de diverses fourmis dans les différentes langues et tenté, lors des enquêtes, de mettre en évidence les appellations motivées, c'est-à-dire celles qui font référence à des caractéristiques soit anatomiques soit écologiques. La manière la plus commune de désigner un être vivant est l'utilisation d'un mono lexème utilisé comme terme de base. Dans de nombreux cas, ce terme de base est accompagné d'un déterminant (à la façon du binôme de la nomenclature scientifique linnéenne « genre+espèce »). Le déterminant fait référence à un trait caractéristique morphologique permettant de distinguer les différents êtres portant le même terme de base. Par exemple, dans le cas des raies :

- *avae mboe* : « Raie à taches noires » (*Taeniura meyeni*),
- *avae one* : « Raie à taches bleues » (*Taeniura kuhlii*).

Il peut aussi renvoyer à un comportement comme pour les loches *raue* :

- *raue ate ate* : « loches qui restent au fond sans bouger » (*Epinephelus hexagonatus*, *E. spilotos*),
- *raue Buaha* : « loches des eaux profondes » (*Epinephelus areolatus*, *E. hoedti*).

Le déterminant sert en quelque sorte « d'indice classificatoire » (d'après un terme emprunté à Paulette Roulon Doko, 2003) et c'est souvent le caractère familier (visuel, tactile...) de celui-ci qui évoque immédiatement, chez l'auditeur, l'espèce dont il est question.

À la manière des scientifiques qui définissent des espèces-types d'un genre, les Ni-van peuvent attribuer des termes d'appellation en fonction d'un « type ». Ainsi, pour les *Carangidae* désignées par le terme de base *mantchone*,

ils distinguent celles qui ont la couleur du bois brûlé par le déterminant *vara*, l'identification se faisant en référence à *Carangooide georgina* considéré comme la « *maman falfala* de tous les *mantchone* ».

Dans certains cas, des êtres que l'on distingue sont cependant nommés par le même terme de base sans l'accompagner d'un déterminant. C'est le cas pour les Diodons (*Diodontide spp.*), dont deux espèces sont reconnues mais toutes deux nommées *vulitulu* ainsi que pour les murènes (*Gymnothorax spp.*) toutes nommées *turu*. C'est aussi le cas de *natsitsiu* désignant les fourmis dans la langue d'Efate où le terme de base englobe toutes les fourmis au niveau du genre ou de la famille. Le mono lexème utilisé comme terme de base n'a souvent pas d'autre sens dans la langue, mais il peut désigner par exemple un autre être vivant. C'est le cas des *Adioryx spp.*, qui partagent le même nom qu'un arbre (non déterminé), *ratavoa*, ou de la colombine turvert (*Chalcophaps indica*) et des *Epibulus spp.* tous deux nommés *larolaro*. En outre, certains termes de base sont formés de plusieurs mots ayant un sens dans la langue. C'est le cas des coraux champignons (Fungiidae) appelés *Stagas nauru*, soit, littéralement, les « cailloux vivants » ainsi que des *Plotosus anguillaris*, leur nom, *carmalundo*, étant composé de *car*, pieds, et de *malundo*, casser.

Le cas des tricots rayés (*Laticauda spp.*) nommés *vine vine* met en évidence un phénomène singulier des taxonomies locales : un être vivant peut relever de deux classifications et recevoir à ce titre deux noms distincts. Ainsi, le tricot rayé nommé *vine vine* dans la vie courante sera nommé *lororua* lorsqu'il abrite l'esprit *tanume*. Le critère discriminant qui permettra de savoir, en dépit de la ressemblance morphologique, de quel statut relève l'individu dans les classifications est son positionnement sur le territoire, par exemple sa présence dans un lieu tabou *derenga*. Mais ceci n'a de sens que pour les populations vivant sur ce territoire, c'est-à-dire pour les personnes appartenant à un même *nasara*¹⁰. D'ailleurs, l'animal abritant (ou étant) l'esprit ne se manifeste qu'aux personnes constituant ce *nasara* ; il ne parle que la langue du lieu.

Alors que les scientifiques occidentaux utilisent une classification fonctionnant par emboîtement, les classifications ni-van ne semblent pas hiérarchiques, certaines catégories semblant se superposer ou se juxtaposer à d'autres. Les

10. *Nasara* : La pierre sur laquelle on sacrifie les cochons. Par extension, le *nasara* représente le territoire sur lequel on ne peut se marier. Nous n'avons pu recueillir sur le terrain plus d'informations. Cependant, d'après Curtis (1999): « One of the most enduring and politically important aspects of a person's identity, especially for men, is the *nasara*. A *nasara* is many things. In its most concrete form it is a dancing ground ».

critères morphologiques tels que ceux définis dans les livres naturalistes ne suffisent pas pour reconnaître un être vivant. Car il faut aussi qu'une attention particulière soit portée, au travers d'observations et d'activités quotidiennes répétées, aux interactions de l'organisme considéré avec les autres organismes vivant dans le même biotope que le sien ou avec les êtres humains.

Ainsi, le *man blong solwora* de Malo ne voit pas d'inconvénient à ce qu'un requin puisse appartenir à la fois à la catégorie des animaux marins *baseo* et à celle des esprits *ambalewo*. C'est le contexte de la rencontre, le lieu et l'histoire socio-écologique du biotope, ou de son emplacement, qui permettent au pêcheur de nommer celui qu'il rencontre. Attentifs aux êtres et aux interactions, les Ni-van nous montrent qu'ils sont à l'écoute du vivant et des esprits qui les entourent. Ils sont sensibles à la vulnérabilité de leur écosystème. L'équilibre est précaire, et, par conséquent, nombre de leurs activités se doivent de le respecter, d'entrer dans le cadre du système relationnel dans lequel ils sont imbriqués au même titre que les êtres vivants et les esprits.

À Malo, par exemple, ne pas respecter les tabous liés à la pêche au *ely* entraîne des effets dévastateurs sur l'abondance d'*ely* et sur les activités terrestres. Si une femme menstruée ou une personne endeuillée vient à participer à une pêche collective, ou si le chou, *island cabbage* a été consommé durant cette période, les champs se mettront à pourrir et *ely* se cassera en petits morceaux et ne pourra plus être pêché. Ne pas respecter les tabous ou rompre avec le savoir traditionnel fait courir le risque de la rupture de l'équilibre du monde.

Observateurs assidus, experts, les Ni-van participent à la dynamique de leur écosystème et savent par expérience (cyclones, pêches intensives...) que les êtres vivants, tout comme les humains, ne sont ni immuables ni éternels.

Des espèces allochtones nuisibles ?

Loin d'être figés, le territoire et ses composantes sont vécus comme dynamiques, se transformant au gré des événements. Hommes, esprits, ancêtres, animaux et plantes se déplacent à des échelles de temps différentes de celles auxquelles les scientifiques les observent et en perçoivent la diversité.

Mais, en même temps que les hommes se déplacent, de nombreuses espèces animales et végétales sont transportées sans que cela suscite

de réaction négative. Il est parfaitement admis que l'écosystème soit dynamique par essence et qu'un nouvel être vivant puisse parfaitement s'y intégrer.

Les espèces envahissantes ou invasives

Cette question a émergé au cours de la mission Santo 2006, où devait être examinée la présence des espèces allochtones invasives (*aliens* en anglais) sur l'île de Santo. Mais qu'est ce qu'une espèce invasive ? Nous nous en tiendrons à quelques définitions retenues par la communauté scientifique :

« [...] une espèce susceptible de donner lieu à une invasion quand elle est introduite sur un nouveau continent dans un type d'écosystème dont les caractéristiques écologiques sont analogues à celui auquel elle est inféodée dans son aire d'origine. » (Ramade, 2002)

« A species that has moved into an area and reproduced so aggressively that it has replaced some of the original species. » (www.speciesatrisk.gc.ca/glossary_e.cfm)

L'homme est souvent impliqué au cours de ces invasions, en tant qu'initiateur, victime et solution des éventuelles nuisances engendrées par ces espèces.

« A species occurring as a result of human activities beyond its accepted normal distribution and which threatens valued environmental, agricultural or personal resources by the damage it causes. »

« For a non-native organism to be considered an invasive species in the policy context, **the negative effects that the organism causes or is likely to cause are deemed to outweigh any beneficial effects.** Many non-native introductions provide benefits to society and even among species that technically meet the definition of invasive, societal benefits may greatly exceed any negative effects (for example crops and livestock raised for food) » (The national invasive species council. Definition approved by IASAC, April 27, 2006 in: www.invasivespecies.org)

D'un champ épistémologique commun à une démarche interdisciplinaire

Cette définition introduit une hiérarchisation entre certaines catégories d'espèces en fonction de leur degré de nuisance. Ces nouvelles catégories prennent sens dans un monde où la conservation de la biodiversité et la gestion de l'environnement humain sont au cœur des préoccupations. L'action devient une priorité, et, à ce titre, elle nécessite de définir des priorités d'actions et donc une hiérarchisation des éléments sur lesquels on peut intervenir. Qu'en est-il pour les populations de Santo ?

Nous avons abordé ce problème en collaboration avec un des scientifiques impliqués dans les travaux du module « friches et aliens » et chargé de travailler, notamment, sur les fourmis introduites à Santo. Très peu d'études myrmécologiques¹¹ ayant été réalisées à Santo, il s'agissait pour ce chercheur de fournir une liste la plus exhaustive possible des espèces présentes et de leurs abondances relatives. En revanche, se basant sur une liste préalablement établie de fourmis reconnues comme envahissantes, il n'était pas question pour lui au départ de travailler sur les effets « négatifs » induits par ces espèces.

Ni allochtones ni nuisibles

Les enquêtes ont révélé un fossé important dans la perception des fourmis entre les myrmécologues et les populations locales. Si le scientifique tente de compléter sa liste des espèces introduites et de comprendre les mécanismes de leur introduction et les échelles auxquelles elle s'est produite, les populations locales ne leur sont pas d'un grand secours. En effet, la chronologie de l'introduction des fourmis n'est pas évoquée dans le discours de ces populations. Contrairement à d'autres espèces, pour l'ensemble des personnes interrogées, les fourmis aujourd'hui présentes l'ont toujours été à Santo, à l'exception de la fourmi électrique *Wasmania auropunctata* (*Little fire ant*).

Parmi les espèces introduites, toutes ont un nom (terme de base avec ou sans déterminant) en langue vernaculaire, à l'exception de *Wasmania auropunctata*. Cela va à l'encontre de ce qui a été observé pour d'autres espèces introduites (animales ou végétales) pour lesquelles il n'existe aucun nom vernaculaire même si elles sont nommées en bichlamar (exemple : *snail* pour l'Achatine).

Doit-on déduire de l'existence d'un nom vernaculaire que l'espèce est autochtone, et qu'une espèce dépourvue d'un tel nom est allochtone ? La réponse des scientifiques est clairement négative, de nombreuses espèces telles que *Pheidole megacephala*, *Monomorium destructor*, *Paratrachina longicornis*, *Camponotus chloroticus*... pour ne citer que les plus fréquemment croisées, ne sont pas à Santo dans leur aire de répartition originelle. Comment se fait-il alors qu'elles soient nommées en langue vernaculaire ?

Un exemple frappant est celui de *Camponotus chloroticus*, une grosse fourmi un peu rouge à grosse tête qui est très souvent nommée, en lan-

gue vernaculaire, par un nom spécifique (terme de base seul ou avec un déterminant). Cette espèce de Papouasie Nouvelle-Guinée est nommée *tsitsiu riptu*, *here* ou encore *butubutu*, *fendendiu* & A-t-elle revêtu une importance particulière pour que les populations locales aient été amenées à la nommer ? Y aurait-il eu une analogie avec une autre espèce autochtone ? A-t-elle voyagé avec son nom ?

Quant à *Pheidole megacephala* et *Paratrachina longicornis*, il semblerait que l'ensemble de ces espèces soit généralement rassemblé dans le même groupe appelé « petites fourmis ». Nous ignorons quelle espèce représente le type (cf. supra) ni sur quels critères s'est basée l'extension du terme à toutes ces fourmis : une ressemblance physique ? Une ressemblance dans le comportement de cette fourmi avec celui d'autres espèces au sein de son biotope ?

Dans tous les cas, l'ensemble des espèces sur lesquelles nous avons travaillé fait partie du milieu de vie des populations interrogées et aucune des espèces présentes ne semble être considérée comme un élément exogène, une espèce importée, aux impacts potentiels négatifs. Au contraire, les fourmis, ainsi que les connaissances dont elles sont l'objet, semblent être un legs des ancêtres, legs dont il ne reste que des bribes. À ce sujet, on me dit sans cesse que ces espèces ont toujours été présentes, que les anciens ont transmis leur nom et quelques connaissances aujourd'hui oubliées. C'est la raison pour laquelle ils ne peuvent pas répondre à mes questions.

Quant à la question de la nuisance de certaines de ces espèces dites envahissantes par les scientifiques, elle ne semble pas correspondre à ce qu'en pensent les Ni-van. Si nous nous en tenons aux définitions d'espèces envahissantes évoquées plus haut, la notion de nuisance fait référence à des perturbations de certaines fonctions des écosystèmes ou à des perturbations économiques et de santé humaine. Or aucun de ces phénomènes n'a été évoqué par les personnes interrogées. Certes, la présence en grand nombre de certaines fourmis apporte quelques désagréments au sein de la maison, mais il n'a pas été mentionné de dégâts dans la forêt ou les jardins.

Ainsi, dans les zones rurales où le travail du jardin représente l'activité principale, la connaissance relative aux fourmis sera différente de celle constatée dans des zones où le travail au jardin est devenu annexe. Dans les zones où les travaux agricoles sont encore prédominants, les fourmis, loin de paraître nuisibles, sont plutôt des alliées

11. De myrmécologue, qui travaille sur les fourmis.

des jardiniers car elles sont prédatrices d'espèces nuisibles aux cultures. Elles maintiennent l'intégrité du jardin, jouent le rôle de décomposeurs des déchets organiques issus de son entretien et favorisent de bonnes récoltes. Si quelques-unes des fourmis s'aventurent dans la maison, s'agglutinant sur le sucre et les denrées alimentaires, elles protègent également les habitants de la maison des scolopendres, espèce introduite et perçue comme dangereuse. C'est aussi dans ces zones que l'on me parla de l'intelligence des fourmis, car les fourmis ont du *tintin*, du *save samtin*, c'est-à-dire qu'elles sont douées d'intelligence. En voulant clarifier ce qui était sous-entendu derrière ces vocables, il m'a semblé qu'ils reflétaient, dans la pensée de mes interlocuteurs, l'intelligence sociale de ces fourmis :

« elles construisent de grandes maisons pour vivre ensemble, l'une trouve de la nourriture et la partage avec les autres, et elles sont capables d'organiser leurs activités en fonction du climat. » (Traduction d'un entretien)

Le déplacement d'un nid, par exemple, annonce la venue prochaine de vents violents. Cette tolérance aux fourmis n'est pas partagée par les habitants des alentours de Luganville dont les pratiques sont depuis longtemps décontextualisées du milieu rural et des activités et savoir-faire associés. Les modifications induites par un mode de vie plus tourné vers des activités secondaires ou tertiaires, réduisent les occasions de fréquenter le jardin. L'expérimentation du monde devenant autre, les savoirs relatifs à ce qui accompagne le travail au jardin s'amenuisent. Pas encore considérées comme des nuisibles, les fourmis occasionnent un dérangement plus important qu'en milieu rural.

Les réactions sont tout autres vis-à-vis de *Wasmania auropunctata*, la seule fourmi qui, pour les populations locales, est allochtone et nuisible : « c'est une des Banks », « elle est nuisible », « c'est une peste ». Cependant, ce discours est localisé aux quartiers périphériques de Luganville, d'abord parce que c'est dans ces quartiers que cette fourmi est apparue pour la première fois, mais aussi en raison des discours alarmistes des populations des îles Banks, d'où provient cette espèce, et des campagnes de vigilance mises en place par les services du gouvernement pour lutter contre l'envahissement.

Pour les Ni-van, les relations entretenues entre les fourmis de la liste des envahissantes et les autres êtres vivants de l'écosystème respectent la

cohérence de leur monde (à l'exception de *Wasmania auropunctata*). C'est ce qu'indiquent les discours bienveillants prononcés vis-à-vis de ces espèces. Peu importe qu'elles soient considérées comme allochtones par les scientifiques, il n'existe dans les discours nulle référence à leur introduction. Ce qui importe, c'est que l'équilibre entre les êtres soit respecté.

En étant attentif aux interactions entre les êtres et en me le prouvant par leurs descriptions, les Ni-van ont conduit le myrmécologue à porter un nouveau regard sur le travail qui lui avait été confié à Santo. En complément de son inventaire, il s'est penché sur l'impact des fourmis considérées comme les plus envahissantes sur les écosystèmes où elles étaient récoltées. Il apparaît que la nuisance de telle ou telle espèce de fourmi est bien différente de son expansion dans le milieu. Alors que, par exemple, *Monomorium destructor* est connue des scientifiques pour occuper de nombreuses niches écologiques au détriment des autres fourmis (qu'elles font disparaître), les observations montrent qu'ici, on la trouve associée à un cortège de fourmis allochtones. Personne à Santo ne semble se plaindre de baisses de rendement agricole ou de dégâts sur les infrastructures en bois attribuables à cette espèce. Serait-elle moins envahissante que la littérature ne le décrit ? Peut-être en sommes-nous aux prémises de l'invasion, peut-être certaines conditions écologiques particulières limitent-elles sa progression, ou bien les pratiques agricoles contiennent-elles son expansion ? Des études ultérieures nous le diront.

Les Ni-van nous ont montré tout au long de cette mission la formidable richesse et la grande complexité de leur univers. Tout comme les chercheurs, ils sont sensibles à son aspect fondamentalement dynamique et à la vulnérabilité de son équilibre. En participant avec enthousiasme à mes recherches et en m'amenant à comprendre leurs observations assidues sur les êtres vivants qui les entourent, ils m'ont témoigné d'un véritable « savoir être écologique¹² ». Ce savoir être est un reflet certain du savoir traditionnel qu'ils perpétuent.

En se montrant curieux des scientifiques, de leurs approches et de leurs résultats, les Ni-van ont désiré enrichir leurs connaissances des découvertes apportées par l'expédition. Entre systématiciens, écologues et Ni-van, les diverses approches de la biodiversité ont formé un continuum rendant possible et fructueux le dialogue des savoirs.

12. Terme emprunté à Florence Brunois (com. pers.).

Remerciements

Je tiens à remercier ici les organisateurs de l'expédition Santo 2006 et particulièrement Philippe Bouchet, qui m'a offert l'opportunité de travailler auprès des Ni-van ; Florence Brunois, organisatrice du module « Perception plurielle de la biodiversité » qui m'a formée et encadrée pour ce travail d'ethnoscience ; Hervé Jourdan, entomologiste, qui m'a initié aux fourmis ; tous les Ni-van qui ont participé avec enthousiasme à mon travail et m'ont ouvert les portes de leur monde ; ainsi que Claudine Friedberg pour ses corrections et conseils.

BIBLIOGRAPHIE

- BONNEMAISON Joël, 1985. Les lieux de l'identité : vision du passé et identité culturelle dans les îles du sud et du centre du Vanuatu (Mélanésie), *Cahiers de l'ORSTOM* xxi, 1, série sciences humaines, pp. 151-170.
- CURTIS T., 1999. Tom's tambu house : sparing, status and sacredness in south Malekula Vanuatu. *Oceania* 70, pp. 56-71.
- FRIEDBERG Claudine, 1997. Diversité, ordre et unité du vivant dans les savoirs populaires, *Natures Sciences Sociétés* 5, pp. 5-17.
- , 1986. Quel statut scientifique pour les classifications biologiques ?, in P. Tassy, *L'ordre et la diversité du vivant*, Fondation Diderot, Fayard, pp. 21-49.
- RAMADE F., 2002. *Dictionnaire encyclopédique de l'écologie et des sciences de l'environnement*, Paris, Dunod, 1075 p.
- ROULON-DOKO Paulette, 2003. Les fourmis dans les conceptions des Gbaya de Centre-Afrique, in É. Motte-Florac et J.M.C. Thomas (éds), *Les insectes dans la tradition orale – Insects in oral literature and traditions*, Paris-Louvain, Peeters, coll. Ethnoscience 11, pp. 73-86.